

*Como Mujer, Comme une Femme*  
de Raphaël Toriel



*Ne payons-nous pas aujourd'hui, au prix fort, ce jour qui mit fin à  
la cohabitation des trois religions du Livre?  
Aún hoy en día, ¿no pagamos muy caro las consecuencias del  
acontecimiento que puso un término a la convivencia entre las tres  
religiones del Libro?*

C'est par cette question rhétorique que s'achève la quatrième de couverture du livre *Comme une Femme* de Raphaël Toriel, que le professeur Jesús de Manuel et moi-même avons eu le plaisir de traduire en espagnol sous le titre *Como Mujer*, pour l'inscrire dans une version bilingue plaçant l'espagnol en miroir du français et publiée aux Éditions lyonnaises *Jacques-André*. Le titre entend bien sûr décocher un clin d'œil triste à cette phrase qu'aurait prononcée Fatima (aussi appelée Aïcha), mère du dernier sultan de Grenade, Boabdil le Nasride, quand son fils, la mort dans l'âme, cédait Grenade la magnifique aux souverains Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, les « rois catholiques ». « *Pleure comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme* » aurait dit la mère cruelle au sultan éploré. Nous ne saurons jamais si cette formule légendaire, tout aussi lapidaire que glaciale, fut véritablement prononcée ou si elle est fruit de l'imagination dramatique de certains chroniqueurs. Toujours est-il que son aura mythique a servi de point de départ à une réflexion tout en nuances menée par un dramaturge dont les origines trouvent écho dans cette « Espagne des trois cultures ». Cette époque dorée d'un certain Al-Andalus qui verrait sceller son arrêt de mort par ce que l'on a appelé la « Reconquête ». Et c'est aussi cette époque qui interpelle grandement le Franco-Libanais Raphaël Toriel qui a voulu explorer tous les possibles de ce tournant de l'Histoire en une pièce historique.

Tant Raphaël que son épouse, l'artiste Rana Raouda, baignent depuis l'enfance dans une ambiance multiculturelle, multilingue et multiconfessionnelle qui les rapproche du rêve d'harmonie d'Al-Andalus. Le Liban natal du couple les a en effet prédisposés à la cohabitation entre cultures, faite de plus d'une embûche et de bien des drames, certes, mais également peuplée de moments de merveilleuse fulgurance où importe davantage la rencontre que le rejet, les traits communs que les tendances communautaristes. À Grenade, le 22 mai dernier, lors de l'interview suivant la première mondiale de sa pièce (en espagnol), le dramaturge nous a fait part de ce rêve d'entente qu'aujourd'hui plus que jamais il aimerait voir ressusciter, et la dédicace faite à sa compagne en début d'ouvrage est on ne peut plus révélatrice des bienfaits des origines mixtes: à *Rana qui à elle seule est le « Livre » et bien plus encore...*

La pièce, pourtant centrée sur le moment de rupture de cette cohabitation, car illustrant les heures précédant la reddition de Grenade qui fut immédiatement succédée par l'expulsion des Juifs, laisse néanmoins à l'auteur la liberté d'imaginer un visage parfois aimable aux décideurs, masculins en tout cas... Il met en scène sept personnages, parmi lesquels cinq sont historiques et deux fictifs qui représentent en quelque sorte l'archétype de la population ou communauté dont ils sont issus. La pièce se compose de quatre actes s'alternant entre les scènes musulmane et chrétienne. La partie musulmane est peuplée par le sul-

tan, Boabdil, sa mère Fatima-Aïcha et les deux personnages de fiction : Isaac, vieux médecin juif proche de la cour nasride dont toute la famille a été décimée par le fanatisme de Torquemada, et Seif el Islam (dont le nom signifie en arabe *l'épée de l'Islam*), jeune guerrier musulman prêt à donner sa vie pour son sultan et Allah. La partie catholique est peuplée par Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, les rois catholiques, et Gonzalo de Córdoba (Gonzalve de Cordoue), surnommé le Grand Capitaine, chef militaire et négociateur auprès des Nasrides. La pièce s'ouvre sur la prière du sultan qui, la mort dans l'âme, implore le conseil d'Allah quant à sa décision qui scellera le destin de Grenade la magnifique, tout en évoquant les merveilles de la ville et de tout l'Al-Andalus. Les beautés architecturales et naturelles sont énumérées aux côtés des grands noms de l'époque s'étant illustrés dans des domaines aussi variés que les mathématiques, les sciences, la poésie, la philosophie et la médecine, un rappel non négligeable de l'immense apport d'Al-Andalus, preuve tangible que l'échange de savoirs a toujours été vecteur de progrès.

Les Chrétiens aussi implorent l'aide de leur dieu, même si l'on sent le Ferdinand de Raphaël beaucoup moins 'fanatique' qu'Isabelle, car rappelant à plusieurs reprises que la cohabitation est possible et que son unique désir de monarchie d'Aragon est d'unifier le territoire sans pour autant en bouter les Juifs et Mahométans. Isabelle, elle, est décrite comme une femme extrêmement pieuse et légèrement bornée, dont la seule obsession est d'achever la « Reconquête », se montrant dès lors plus belliqueuse que son mari. En cela, elle rejoint les traits de caractère que Raphaël Toriel a imprimés à l'autre élément féminin de la pièce, Fatima la musulmane, descendante du Prophète, un personnage assez sanguinaire et virulent qui reproche constamment la prudence et la sagesse de son fils, qu'elle considère comme de la lâcheté. Mais le Boabdil de Toriel est un guerrier aguerri qui ne veut tout simplement plus voir de sang versé en vain, conscient que sa dynastie a été en sursis pendant très longtemps, et que la fin est survenue. Ses conversations avec le négociateur chrétien, le Grand Capitaine, atteignent parfois un réel degré de camaraderie marqué par un code d'honneur que Fatima ne supporte pas, persuadée que les femmes ne s'encombrent pas de principes chevaleresques quand elles doivent lutter contre une rivale. En cela, elle rejoint à nouveau Isabelle la catholique qui montre qu'elle attache beaucoup plus d'importance à l'achèvement de son projet qu'aux vies humaines déjà sacrifiées sur l'autel de la conquête chrétienne.

C'est peut-être en cela que ces deux femmes choisissent de prendre le contrepied de ce que laisse entendre le titre de l'œuvre quant à la condition féminine, car 'comme une femme' évoque bien sûr la faiblesse traditionnellement attachée au sexe féminin. Or les deux représentantes féminines sont tout sauf

sensibles et fragiles... Mais cette contradiction apparente me semble trouver sa justification dans une grande absence, car cet archétype de femme faible, triste et résignée, trouve son égérie dans les traits d'un personnage absent de la pièce mais très présent dans un certain éther de nostalgie toute grenadine : l'épouse de Boabdil, la douce Morayma. Raphaël Toriel n'en parle à aucun moment dans la pièce, mais j'ai personnellement senti l'âme de « la petite Meryem » habiller de douceur les faits, gestes et propos de son sultan de mari... Une pièce et un livre à découvrir absolument si, comme moi, l'âme grenadine vous interpelle...

NATHALIE BLÉSER  
*Université de Grenade*